

sitives ; mais elle n'est qu'*indirecte* pour les habitudes intellectuelles et morales (Psychologie, 217).

**Conclusion :** l'être ne peut venir du néant, la vie de la matière et du mouvement, la sensation de la vie, la pensée de la sensation, le désintéressement de l'égoïsme, la moralité du déterminisme. Si l'évolutionnisme rejette un principe suprême qui produit et dirige l'évolution, c'est une hypothèse antiscientifique, car c'est une explication du plus par le moins, du supérieur par l'inférieur, de l'ordre par le désordre, de l'être par le néant.

**Remarques :** I. — Les arguments apportés contre le transformisme valent aussi contre l'évolutionnisme, puisque Spencer admet la transformation des espèces.

II. — L'évolutionnisme est une forme du **matérialisme mécaniste**, puisqu'il explique la vie et la pensée par le mouvement (22).

III. — La religion de Spencer est un mélange de panthéisme et de matérialisme : « La matière, le mouvement, la force, dit-il, sont des symboles de l'inconnaissable. » Mais quel est cet être inconnaissable ? « C'est la force persistante qui varie ses manifestations, mais qui conserve la même quantité dans le passé et dans l'avenir, force qui sert à unifier toutes les interprétations concrètes (1).

#### 47. — LE CRÉATIONNISME

La création est l'acte par lequel Dieu tire le monde du néant, *ex nihilo*. Créer c'est donc faire quelque chose de rien. A cette définition on objecte parfois l'axiome : *Ex nihilo nihil fit* ; de rien on ne fait rien. Cet axiome signifie que s'il n'existe absolument rien, éternellement rien ne sera. Mais il ne s'applique pas à la question présente, puisque Dieu, cause du monde, existait de toute éternité. En disant que le monde a été fait de rien, on ne veut donc pas dire qu'il a été fait *par* rien, ou *avec* rien, mais *sans* matière préexistante. L'expression *ex nihilo* indique simplement un

(1) SPENCER, *Les premiers principes*.

ordre logique : l'existence du monde a suivi sa non-existence. *Ex nihilo*, dit S. Thomas, *id est post nihilum*.

Qu'est-ce que le monde ? C'est un ensemble d'êtres réels, corps et esprits. Mais l'existence de ces êtres n'est pas une existence nécessaire (30). Le monde est donc à la fois réel et **contingent**.

Qu'est-ce que Dieu ? C'est une réalité vivante et non une abstraction, « la catégorie de l'idéal ». Il est l'Être parfait, c'est-à-dire qu'aucun degré d'être ne peut exister qui n'ait en lui son principe et sa raison, puisqu'il est l'Être nécessaire et tout-puissant.

En affirmant la contingence du monde, on affirme qu'il a eu un commencement ; en affirmant l'existence de l'Être parfait et tout-puissant, on affirme implicitement deux choses :

1°) Que s'il y a du fini, il ne fait pas partie de l'essence divine, où il ne pourrait entrer sans contradiction, puisqu'elle est parfaite,

2°) Que ce fini, qui n'est pas Dieu, ne peut être et n'est que par Dieu, puisqu'il est contingent et que Dieu est l'Être nécessaire. En un mot dire que le monde et Dieu existent, c'est dire que la création est réelle. La vérité de la création résulte en outre de la réutation des solutions précédentes, dualiste, panthéiste, évolutionniste, etc. (1).

## SECTION II

### LA PROVIDENCE

La Providence c'est l'action par laquelle Dieu gouverne et conserve le monde conformément à ses attributs. C'est la manifesta-

(1) On connaît la belle page de PASTEUR sur l'infini : « Au delà de cette voûte étoilée qu'y a-t-il ? De nouveaux ciels étoilés. Soit. Et au delà ?... Il ne sert de rien de répondre : au delà sont des espaces, des temps et des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles. Celui qui proclame l'existence de l'infini, et nul ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions, car la notion de l'infini a le double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible... » (Discours de réception à l'Académie française, 22 avril 1882).

tion dans le monde de la Bonté, de la Sagesse et de la Puissance de Dieu. Le **Déisme** est une doctrine qui, tout en admettant la Création, rejette la Providence : le monde une fois créé par Dieu se conserve par ses propres forces et se gouverne par ses propres lois.

#### 48. — LA CONSERVATION

C'est l'acte par lequel Dieu maintient toutes choses dans l'existence. Dieu, qui a créé toutes choses, agit aussi pour tout conserver. En effet :

I. — La créature, n'étant pas le principe de son existence, reste toute aussi contingente, après l'avoir reçue qu'aparavant. Sortie du néant par un acte de la volonté souveraine, elle y retomberait à tout instant si le même acte ne lui conservait l'existence. La conservation des créatures n'est que leur *création continuée* (1).

II. — Si, une fois créée, elle existait par elle-même, la créature deviendrait, dans le cours de sa durée, indépendante et absolue, ce qui ne répugne pas moins à son imperfection essentielle qu'à l'infinie perfection de son auteur, de qui tout doit dépendre partout et toujours.

#### 49. — LE GOUVERNEMENT DU MONDE

La Providence de Dieu ne se borne pas à la conservation du monde ; elle le gouverne encore avec sagesse et bonté. On peut le prouver **a priori** et **a posteriori**.

I. — **Preuve a priori** : si Dieu ne dirige pas le monde, c'est qu'il ne le veut, ne le peut ou ne le sait pas. Or cette supposition répugne à sa Bonté, à sa Puissance et à sa Sagesse infinies.

II. — **Preuve a posteriori** : elle est tirée de l'*ordre physique* et de l'*ordre moral* :

(1) DESCARTES, *Méditations*, III<sup>e</sup>. Cf. *Lettre* LXII, n. 7 (édit. Garnier T. IV, p. 271).

A) **Ordre physique** : au milieu des irrégularités et des désordres apparents nous remarquons une harmonie, une constance merveilleuse, notamment dans les actes instinctifs des êtres dénués de raison. Cette harmonie et cette constance ne peuvent s'expliquer que par l'action d'une raison supérieure. Si l'ordre du mouvement dans son existence manifeste l'existence de l'esprit qui le créa, il manifeste non moins par sa constance l'intervention continuelle de cet esprit créateur.

B) **Ordre moral** : cet ordre embrasse tous les événements qui dépendent des causes libres. Or la Providence préside aux actes libres de l'homme et le conduit à sa destinée immortelle, en dirigeant sa conscience au moyen de la loi morale, manifestation de la volonté divine qui commande le bien et l'approuve, prohibe le mal et le condamne.

On peut tirer une autre preuve de l'action providentielle en considérant l'histoire des peuples, leur civilisation et leur décadence, leurs succès et leurs revers. L'histoire de l'humanité témoigne de la direction imprimée au cours des événements par la Sagesse divine : dans l'ensemble, l'humanité progresse. Le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet est une démonstration solide et brillante du gouvernement divin dans le monde.

#### 50. — LE MIRACLE

Le miracle est une intervention extraordinaire de la Providence. On peut le définir : un effet qui dépasse toutes les forces de la nature et requiert une intervention spéciale de Dieu. On a contesté la **possibilité** de cette intervention : elle le serait soit qu'on envisage la **puissance de Dieu**, soit qu'on considère sa **sagesse**. Il est facile de répondre à cette double objection.

A) **Puissance** : pour admettre la possibilité et la réalité du miracle, pas n'est besoin d'être chrétien, c'est assez d'être philosophe spiritualiste. La raison humaine y suffit sans l'aide de la foi. Quand on proclame l'existence d'un Dieu personnel, infini, par conséquent tout-puissant, on n'a pas le droit de lui dénier la faculté d'opérer des œuvres miraculeuses. La logique le défend.

car ce serait réduire Dieu au rôle amoindri de monarque constitutionnel, qui règne et ne gouverne pas, relégué au fond de son palais dans l'immobilité éternelle. Réduire ainsi la divinité, c'est la détruire, c'est la ravalier au-dessous de l'homme qui, dans sa modeste sphère, peut accomplir des merveilles. Aussi je ne m'étonne pas que Jean-Jacques Rousseau lui-même, dans un éclair de bon sens, ait répondu à cette question : « Dieu peut-il faire des miracles ? » par cette vigoureuse sortie : « Cette question, sérieusement traitée, serait impie si elle n'était absurde ; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement, que de le punir, il suffirait de l'enfermer (1). »

Il y a, dans le miracle, rencontre de deux forces inégales : « Dans le concours de deux agents de nature différente, l'effet produit n'est pas supérieur à la nature de l'agent supérieur ; mais il est au-dessus de la nature de l'agent inférieur. Il est naturel par rapport à l'agent supérieur, car il est dans les limites de sa puissance ; mais évidemment, à s'en tenir à la définition, c'est un miracle par rapport à l'agent inférieur, puisqu'il dépasse absolument la capacité de sa nature. Le charbon, le fer, l'eau et le feu, livrés à leur propre nature, n'auraient certainement jamais produit la lampe électrique : la lampe électrique est un miracle par rapport à ces agents matériels, qui le déclareraient si, par impossible, ils avaient la raison ; mais elle ne l'est pas par rapport à l'homme ; car en disposant des agents matériels, de telle sorte que le résultat de leurs forces ainsi organisées a été la lampe électrique, il a déployé tout simplement les aptitudes de sa nature. L'homme est comme un Dieu par rapport aux créatures d'ordre inférieur, parmi lesquelles les effets de son activité sont en un sens de véritables miracles (2). »

Comment donc ce qui est facile à l'homme deviendrait-il impossible à Dieu ? « Ce que les hommes peuvent, ce que les anges peuvent, Dieu le peut ; il peut mettre en jeu les forces qu'il a créées, mais de telle sorte que l'effet produit dépasse la puissance

(1) *Lettres de la Montagne*, Troisième lettre.

(2) De Bossuet, *Le Miracle et ses contrefaçons*, 3<sup>e</sup> édition, ch. n, p. 27. Paris, Retaux. — Monsarré, *Introduction au dogme catholique*. Conférences du couvent de saint Thomas d'Aquin, Confé. XI à XXVII.

de la nature physique abandonnée à elle-même, ou bien dirigée par la nature humaine ou par la nature angélique (1). »

B) *Sagesse* : on se rend encore assez aisément à cette raison qui ne va qu'à établir la possibilité métaphysique du miracle, mais pour se retrancher triomphant derrière un argument prétendu invincible. L'intervention miraculeuse du Créateur, possible à considérer sa puissance, répuge à sa sagesse, car elle serait dans l'univers une cause de trouble. Il est à peine croyable à quel point certains esprits forts semblent émus par cette objection péruile. Lorsqu'ils veulent la couvrir d'un vernis scientifique, ils vous disent d'un ton pédant et doctoral : « Les lois de la nature sont absolument immuables ; le miracle en serait la violation ; il est donc tout à fait incompatible avec la sagesse divine, qui ne peut détruire l'harmonie primitive du monde par l'introduction d'un pareil élément de désordre ». Voilà une conséquence bien grave ! Mais, la base sur laquelle on l'appuie étant fautive, tout s'écroule. Voyons un peu le point faible de l'échafaudage.

Les lois de la nature, loin d'être absolues, *catégoriques*, sont essentiellement *conditionnelles*. Le physicien et l'astronome ne disent pas : Tel phénomène sera donné, donc tel autre le sera ; mais bien : *Si* tel phénomène est posé, tel autre suivra. Par exemple, quand un savant ou un illettré énonce cette proposition : La lune tournera demain autour de la terre ; est-ce que la science comme le bon sens vulgaire ne sous-entendent pas, *si* les circonstances et les causes habituelles restent les mêmes (2) ? Mais qu'un agent étranger entre subitement en scène, et l'effet sera modifié : est-ce que la loi est violée ? Pas le moins du monde, car elle n'avait pas pour formule : les circonstances et les causes étant changées, l'effet restera le même. Est-ce que l'ombre d'un désordre vient projeter sa tache ? Pas davantage : un agent supérieur

(1) De Bossuet, *ibid.*, p. 30.

(2) « La science ne dit jamais : A sera donné, donc B sera donné. Quand le savant dit le soleil se lèvera demain, il sous-entend : si toutes les causes restent les mêmes.... Intervient il quelque cause nouvelle qui modifie l'effet attendu, le savant ne dit point que la loi est violée, car la loi ne dit pas que, les causes étant autres, l'effet doit rester le même ». (E. RABIER, *Leçons de philosophie*, t. I, p. 546.)

ayant déployé sa force, il en résulte un ordre nouveau. Les exemples abondent ; ils sont journaliers. Voici un caillou qui roule sur une pente rapide ; abandonné à lui-même, il irait tomber dans un ravin. Il me plaît de l'arrêter. Ma force s'est mesurée avec une force contraire et l'a emporté. Ai-je violé quelque loi physique ? Ai-je introduit quelque trouble dans le monde ? A ce compte, nous passerions notre vie à déranger l'univers, et nous serions des facteurs permanents de désordre. Qui le dira ? Comment toutes ces vérités, incontestables quand l'homme, cause secondaire et subordonnée, est seul en jeu, cesseraient-elles de l'être, dès là qu'il s'agit de Dieu, cause première et indépendante ?

Au lieu d'un caillou roulant, je suppose un énorme rocher se détachant d'un sommet alpestre : aucune force humaine n'est capable de l'arrêter dans sa course bondissante. Pourquoi donc une puissance supérieure à l'homme ne pourrait-elle le tenir suspendu entre le ciel et la gorge profonde où il va tomber, fatalement entraîné par son propre poids ? Ce serait un miracle divin. Dans le cas de cette intervention surnaturelle, je cherche où serait le désordre et je ne le vois pas. L'homme ne viole pas les lois de la nature en arrêtant une pierre par simple caprice, et Dieu les violerait en arrêtant un quartier de roche, par un acte de sa volonté toujours sage, qui l'aurait décrété de toute éternité (\*) ?

#### 51. — OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE

I. — **La prescience divine détruit la liberté humaine** (PSYCHOLOGIE, 210, § III).

II. — **L'existence du mal** : l'existence du bien est la grande raison de croire en Dieu. Le bien c'est d'abord l'être du monde, l'activité dont il est doué, l'ordre et l'harmonie qui le régissent. C'est ensuite la raison, la liberté, la moralité. Par contre la grande objection contre la Providence c'est l'existence du mal, car ou Dieu

(\*) Sur la prétendue impossibilité de constater le miracle, Cf. W. DEVIEN, *Cours d'apologétique*,... 1<sup>re</sup> P., ch. II, art. II, p. 123 et sq. de la 1<sup>re</sup> édit.

pourrait empêcher le mal et Il ne l'a pas voulu : que devient alors sa Bonté ? ou Il le voulait et ne l'a pas pu : que devient alors sa Puissance ? Ces difficultés ont fait poser ces deux questions :

*Si Deus est, unde malum ? Si non est, unde bonum ?*

On distingue trois formes du mal : le mal **métaphysique**, le mal **physique**, le mal **moral**.

#### § I. — MAL MÉTAPHYSIQUE

Il consiste dans l'imperfection des êtres ; c'est la condition nécessaire de toute créature. Il serait contradictoire que la créature fût parfaite, puisque son existence est contingente et dépendante. Le mal métaphysique est *néгатif* : c'est une simple limitation de l'être, l'absence d'un bien ; vg. l'ignorance est l'absence de ce bien qu'on nomme science. On ne peut donc tirer de l'existence du mal métaphysique aucune objection contre la Providence, car la créature est nécessairement bornée et il valait mieux que les êtres fussent ainsi que de ne pas être du tout.

#### § II. — MAL PHYSIQUE.

A) **Les désordres de la nature** : tempêtes, inondations, éruptions volcaniques, etc. — Ce ne sont que des désordres apparents, car ces faits sont le résultat des lois qui président à l'harmonie de l'univers. Pour bien juger un ouvrage il ne faut pas se borner à en considérer chaque partie isolément, mais il faut embrasser l'ensemble. Or l'ensemble de l'univers nous échappe ; il faut donc se garder de voir du désordre dans des faits particuliers, dont nous ne voyons pas le lien avec l'ensemble. Chaque progrès de la science a montré que ce qui était qualifié désordre n'était que désordre apparent et harmonie réelle.

B) **La douleur** : 1° **chez l'animal** : c'est le seul moyen suffisant pour qu'il soit intéressé à la conservation de son être. La

douleur est en effet un signe d'imperfection qui porte à remédier au mal. La douleur chez l'animal est donc la condition d'un bien pour lui ; elle est d'ailleurs beaucoup moins vive que chez l'homme (1).

2° Chez l'homme (2) : les maladies sont souvent les conséquences de fautes morales, le châtiement de l'impétérance. — De plus, en attachant la douleur à l'imperfection, la Providence a chargé le mal de se combattre lui-même, car la souffrance est l'aiguillon du progrès industriel, artistique. Elle développe dans l'homme toutes les vertus, notamment la *force* et la *douceur* (PSYCHOLOGIE, 69, § D).

### § III. — MAL MORAL (3).

A) **La faute, le péché** : voilà du moins un mal véritable, qui n'est pas comme la douleur une suite nécessaire des lois de la nature. Comment Dieu qui est la sainteté même peut-il le permettre ?

**Réponse** : ce mal est l'œuvre du libre arbitre, qui, chez un être imparfait, implique la possibilité de mal faire. Mais, malgré ses défaillances, c'est une faculté éminemment précieuse, car elle est la condition même de la moralité. Il vaut donc mieux que le libre arbitre existe, avec ses imperfections ; autrement c'en est fait de la responsabilité, qui est incompatible avec la nécessité physique d'accomplir le bien.

**Instance** : Dieu devrait empêcher l'abus de la liberté.

**Réplique** : il le fait dans les limites du possible, au moyen de la conscience et par la perspective des sanctions. Mais exiger qu'il en rende l'abus impossible, c'est détruire la liberté. — D'ailleurs ce désordre sera réparé dans l'autre vie par l'exécution des sanctions.

B) **Prosperité du vice et malheur de la vertu.**

**Réponse** : 4° La vertu n'est pas toujours malheureuse ; elle jouit aussi parfois des biens et des avantages temporels.

(1) DE BOSSUET, *Le problème du mal*, L. III.

(2) DE BOSSUET, *Opere citata*, L. IV, V.

(3) DE BOSSUET, *Le problème du mal*, L. VI.

2°) Du reste le sort des bons, malheureux dans la vie présente, est préférable à celui des méchants heureux, si nous considérons les biens véritables, ceux qui conviennent à la nature raisonnable : satisfaction et paix de la conscience, espérance d'un bonheur parfait.

3°) Quand même il n'y aurait pour la vertu que des peines, cette apparence d'injustice disparaît si cette vie n'est qu'une préparation à une autre vie définitive, un temps d'épreuve.

C) **La mort qui vient détruire le travail de notre perfectionnement moral** : si cette vie devait aboutir à l'anéantissement, elle serait une déception amère et elle ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Mais rien n'est perdu des efforts de l'homme vertueux si tout ne finit pas avec l'existence présente. L'immortalité de l'âme est donc la justification suprême de la Providence. Il faut se rappeler, dans les jours d'épreuve, le vers réconfortant du poète :

*La vie est un combat dont la palme est aux cieux.*

## SECTION III

### LA VALEUR DU MONDE

La vie est-elle un bien ou un mal ? Le monde est-il bon ou mauvais ? Faut-il avec l'Optimisme approuver la Création ? Faut-il la condamner avec le Pessimisme ?

#### 52. — L'OPTIMISME

L'optimisme répond que le monde est bon, que la vie vaut la peine d'être vécue. Cette doctrine, professée dans l'antiquité par Socrate, Platon, les Stoïciens, les Alexandrins, n'est devenue un système philosophique que chez les modernes. Elle a revêtu deux formes : l'optimisme absolu ; — l'optimisme relatif.

## § I. — OPTIMISME ABSOLU

C'est la thèse de MALEBRANCHE et de LEIBNIZ. D'après Malebranche, Dieu a tout créé pour sa plus grande gloire. Le monde fait donc éclater cette gloire au plus haut degré possible. Dieu agit toujours par les voies les plus simples et les plus générales et il a mis dans le monde toute la perfection compatible avec cette condition. Selon Leibniz, Dieu conçoit la possibilité d'une infinité de mondes, différents les uns des autres par leur degré de perfection, depuis le plus imparfait jusqu'au plus parfait possible. Mais si, pouvant créer le meilleur, il préférerait le médiocre, ce choix, n'ayant pas de raison d'être, serait contraire à sa sagesse et à sa bonté. Donc Dieu a dû créer le meilleur des mondes possibles. Ce qui rend ce monde le meilleur possible aux yeux de Leibniz, c'est qu'il est indéfiniment perfectible ; il ne faut donc pas le considérer à un moment de sa durée, mais dans son évolution progressive.

## § II. — OPTIMISME RELATIF

C'est la doctrine de saint ANSELME, de saint THOMAS, de BOSSUET, de FÉNELON, etc. Ils soutiennent que le monde n'est pas absolument mais *relativement* parfait. Voici quelques objections contre l'optimisme absolu :

1<sup>o</sup> L'optimisme absolu suppose que Dieu ne peut vouloir que ce qui est le meilleur en soi : cette supposition détruirait la liberté divine.

2<sup>o</sup> Bien plus, si Dieu devait créer le meilleur des mondes, Il n'en pourrait créer aucun, car si parfait qu'on le suppose, comme il est fini, on peut toujours en concevoir un meilleur. L'hypothèse leibnizienne de la perfectibilité indéfinie du monde ne prouve donc rien ; parce que, si parfait que devienne l'univers par un progrès continu, il y aura toujours place pour une perfection plus grande. Il ne sera donc jamais le plus parfait possible.

3<sup>o</sup> Au point de vue moral, l'optimisme absolu rend la vertu

inutile et le progrès impossible. Si le monde est le meilleur possible, on ne peut lui souhaiter ni corrections ni perfectionnements. La souffrance et le crime sont justifiés et inévitables, puisqu'ils font partie intégrante et nécessaire d'une œuvre parfaite. A quoi bon essayer d'améliorer cette œuvre ? Ce serait folie et sacrilège (\*).

**Conclusion :** il faut donc rejeter l'optimisme absolu. Une chose peut être la meilleure possible en elle-même ou relativement à la fin poursuivie ; vg. une montre d'or est plus parfaite en soi qu'une d'argent ; mais si elle marche mal, elle est inférieure, relativement à la fin. C'est en ce sens que le monde est le meilleur possible, c'est-à-dire relativement à la fin que Dieu lui a assignée. En effet le monde a pour fin la manifestation des perfections divines, mais dans un degré limité. Il est donc évident que Dieu, infiniment sage et puissant, a atteint son but, et par conséquent que le monde qu'il a créé est le meilleur possible, relativement à ce but, c'est-à-dire qu'il réalise pleinement, ni plus ni moins, le degré de perfection que Dieu a librement déterminé.

## 53. — LE PESSIMISME

C'est une maladie aussi ancienne que l'humanité comme disposition de l'esprit. On en trouve des traces chez tous les peuples, spécialement chez les Hindous, dans la religion bouddhiste. Mais c'est un mal moderne dans sa forme systématique et savante. Ce n'est pas le mal du siècle, chanté par Chateaubriand et Byron ; en eux, c'est le poète qui souffre et non pas l'humanité. Le pessimiste au contraire s'oublie lui-même pour ne penser qu'aux douleurs de l'humanité. Il s'occupe non de ses souffrances, mais du mal absolu, objectif, maître de toutes choses. C'est ainsi que l'ont compris LÉOPARDI, M<sup>re</sup> ACKERMAN, SCHOPENHAUER et HARTMANN, qui l'ont systématiquement exposé en Allemagne. Ce monde est le

(\* Cette objection ne vaut pas contre l'optimisme de LEIBNIZ, puisqu'il suppose le monde toujours en train de se perfectionner.

rendez-vous de tous les maux, la vie, une plainte continuelle, l'univers l'œuvre d'une volonté absurde. Mais on peut aussi distinguer un **pessimisme absolu** et un **pessimisme relatif**. Schopenhauer représente le premier ; Hartmann, le second.

### § I. — LE PESSIMISME ABSOLU

Voici quelques arguments de Schopenhauer <sup>(1)</sup> :

I. — La science montre que la capacité de souffrir augmente avec le progrès de l'organisation. Les grands génies sont les grands souffrants.

**Réponse** : c'est vrai, mais il ne faut pas oublier la proposition corrélatrice que le plaisir croît avec la perfection de la conscience, de la sensibilité et de l'intelligence.

II. — L'amour est la cause des plus grands maux dans le monde ; vg. combats, haines, jalousies, trahisons, honte, remords, folie.

**Réponse** : il est aussi la source des plus grands biens et des plus pures jouissances.

III. — L'absolu, qui produit tout sans but et sans raison, inspire à tous les êtres le désir de vivre. Mais vivre, c'est faire effort ; faire effort, c'est souffrir.

**Réponse** : a) L'effort ne produit la souffrance que quand il rencontre un obstacle insurmontable à ses tendances (Pscu. 24, § A).

b) Quant à la Volonté qui gouverne la vie, elle n'est pas absurde mais raisonnable, comme le prouve l'harmonie des lois de la nature. Si c'est par la volonté qu'on veut expliquer l'existence du mal, c'est par la volonté humaine qu'il faut le faire.

### § II. — LE PESSIMISME RELATIF

A côté de la volonté, dont parle Schopenhauer, Hartmann place l'inconscient, sorte d'idée qui s'ignore et qui tâche de dis-

(1) SCHOPENHAUER, *Le Monde comme volonté et comme représentation*.

poser les matériaux désordonnés que lui fournit la volonté <sup>(1)</sup>. Il y a dans le monde un principe bon à côté d'un mauvais. Le monde n'est donc pas essentiellement mauvais, il est seulement pire que le néant. Pour faire le bilan des biens et des maux, Hartmann expose trois manières de concevoir la vie humaine : ce sont trois rêves de bonheur, sans bonheur réel.

**Premier rêve** : ce serait le bonheur en cette vie, par le développement de nos facultés. C'est l'erreur du *paganisme*. En effet, le patriotisme, le dévouement, la gloire, l'amour, tout cela est illusion, folie, douleur.

**Second rêve** : ce serait le bonheur de l'individu dans l'autre vie, l'au-delà céleste. C'est la conception du *Christianisme* ; mais cet au-delà n'existe pas.

**Troisième rêve** : ce serait le bonheur indéfiniment croissant de l'humanité future, auquel l'individu sacrifierait son bonheur actuel. C'est le rêve de certains *libres-penseurs*. Mais le progrès s'obtenant par le développement de la pensée, plus la pensée sera parfaite, plus l'homme sera malheureux, car alors il comprendra mieux et sentira davantage son malheur. Il faut donc s'abstenir le plus possible de vivre, il ne faut pas entretenir les plaisirs de la vie ; et un jour tout finira par le « suicide cosmique ».

### § III. — SOLUTION DU PROBLÈME

Le bilan du pessimisme est établi d'une façon arbitraire ; il rejette en effet de parti-pris toutes les joies. De plus, si la vie présente est une école et une arène, si elle n'est que l'élaboration d'une vie future, parfaitement heureuse, l'immortalité de l'âme et l'espérance du bonheur sont une réponse péremptoire aux allégations du Pessimisme.

L'Optimisme et le Pessimisme absolus aboutissent l'un et l'autre à des conséquences désastreuses : l'Optimisme, parce que pour lui le mal n'existe pas ; le Pessimisme, parce qu'il le déclare indestructible.

(1) HARTMANN, *Philosophie de l'Inconscient*.

A) **Optimisme absolu** : si le monde est le meilleur possible, il n'y a qu'à absoudre le mal, ou plutôt à le confondre avec le bien. Les désordres de toutes sortes, la souffrance, la mort, l'ignorance, le vice, le crime, tout est justifié, tout est admirable dans l'œuvre de Dieu. Cette doctrine a des conséquences désastreuses :

1°) Elle **aveugle l'intelligence**, à qui elle ôte le discernement du bien et du mal.

2°) Elle **énervé la sensibilité** : si on est à l'abri du besoin et de la souffrance, on se désintéresse des misères de l'humanité, parce que, ne les sentant pas, on croit facilement qu'elles n'existent pas, comme le prétend l'Optimisme.

3°) Elle **énervé la volonté**, en lui ôtant :

a) *Toute initiative* : à quoi bon agir et faire effort ? Si tout est bien, laissons faire la Providence.

b) *Toute responsabilité* : quoi qu'on fasse, ce sera toujours bien. Cette doctrine aboutit donc au fatalisme et à l'inaction.

B) **Pessimisme absolu** : il conduit aussi, par une voie opposée, aux mêmes conséquences. En effet :

1°) Il **confond** le mal avec le bien.

2°) Il **éteint** en nous l'amour du bien.

3°) La conviction, que tout est irrémédiablement mauvais, tend à **paralyser l'effort**, engendre l'inertie et quelquefois le désespoir.

C) **Optimisme relatif** : si l'on fait intervenir l'optimisme vrai, c'est-à-dire relatif, tout change. Il admet l'existence du mal, car, étant donné que tout être créé est imparfait et sujet à défailir, une certaine quantité de mal est inévitable. Mais il admet aussi que la vie présente est bonne, que le bien l'emporte sur le mal, que la perfection du monde dépend en partie du libre arbitre. Nous pouvons donc travailler à accroître ou à diminuer cette perfection selon l'emploi que nous faisons de notre vie. Le devoir consiste à bien user de notre liberté pour faire reculer de plus en plus le mal devant les progrès du bien et rendre ainsi le monde meilleur de jour en jour. Le véritable optimisme aboutit donc à l'action ; l'homme doit faire tout ce qui est en lui et abandonner le reste à la Providence, selon la saine exhortation du grand Corneille :

*Faites votre devoir et laissez faire à Dieu !*

## SYNTHÈSE

DES

### GRANDES ÉCOLES PHILOSOPHIQUES

ET

### DES PRINCIPAUX PHILOSOPHES

L'*Histoire de la philosophie* a été faite, au cours de l'ouvrage, au fur et à mesure que les différents systèmes se rencontraient sur notre chemin. Nous voudrions en donner ici une vue synthétique. Ce coup d'œil d'ensemble a pour but de permettre d'utiliser les renseignements épars dans tout le *Cours* et d'offrir, en raccourci, le tableau des principales doctrines professées dans les diverses Écoles philosophiques (\*).

(\*) *COURS, Histoire générale de la philosophie.* — RITTER, *Histoire de la philosophie* (Trad. de Challemeil-Lacour). — GONZALEZ, *Histoire de la philosophie.* — FOUILLE, *Histoire de la philosophie.* — E. REGNAUT, *Histoire de la philosophie.* — JESSÉ et SIALLES, *Histoire de la philosophie.* — JESSÉ, *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale.* — DEUX, *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité.* — LÉLIE, *La philosophie des Grecs* (trad. Boutroux). — RENOUVÉ, *Manuel de philosophie ancienne.* — A. FRANCK, *Histoire de la logique.* — CHAUVET, *Théorie de l'entendement humain dans l'antiquité.* — WEBER, *Histoire de la philosophie européenne.* — CH. REY, *La philosophie de la nature chez les anciens.* — G. LEWIS, *History of philosophy.* — TIVIER, *Au pays des systèmes.* — J. BARRERA, *Histoire des idées morales et politiques en France au XVIII<sup>e</sup> siècle.*